
M A N U S C R I T

LA MALASANGRE
de Griselda Gambarro
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Thanas

cote : ARG92D089

Date/année d'écriture de la pièce :
Date/année de traduction de la pièce : 1992

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

PERSONNAGES
(par ordre d'entrée en scène)

LE PÈRE

LA MÈRE

FIRMIN

RAPHAEL

DOLORES

PIERRE-JEAN

La Malasangre: Création à Buenos Aires, 1983
 Mise en scène, Laura Yusem
 Décors & Costumes, Graciela Galán

Autres Représentations:

“La Malasangre” Casa del Teatro, Montevideo, Uruguay, 1983
 Mise en scène, Carlos Aguilera

“Roses Blut” Neue Kammerspiele, Nürnberg, Allemagne, 1985
 Mise en scène, Augusto Boal
 Traduction, Mónica López

“La Malasangre” Teatro Vanucci, Rio de Janeiro, Brésil, 1987
 Traduction et mise en scène, Augusto Boal

“La Malasangre” Teatro Tiempo, Santiago, Chili, 1987

“La Malasangre” Teatro Estudio, La Havane, 1988
 Mise en scène, Abelardo Estorino

“Roses Blut” Thi-Fos-Theater in der Fabrik Oslör Strasse,
 Berlin, Allemagne, 1988
 Mise en scène, Peter Richter
 Traduction, Mónica López

“Paha Veri” Rovaniemen Kaupunginteatteri, Rovaniemi,
 Finlande, 1989
 Mise en scène, Maya Tangenberg-Grischin

“Paha Veri” Théâtre Seinajoki, Helsinki, Finlande, 1988/1989

“Bad Blood” Gate Theatre, Londres, Angleterre, 1992
 Mise en scène, Kate Rowland
 Traduction, Marguerite Feitlowitz

“Paha Veri” Opistoteatteri, Espoo, Helsinki, Finlande, 1993

“Bad Blood” Washington University Theatre in St Louis,
Missouri, USA, 1994

Radio:

“Bad Blood” BBC, Londres, 1992
Réalisation, Kate Rowland

L'action de “**La Malasangre**” se situe en Argentine, au milieu du 19ème siècle, sous la dictature de Juan Manuel de Rosas.

Certains éléments y font référence: la couleur rouge - qui était obligatoire (port des vêtements, décoration), - le cri de “*Voilà les melons*” que l'on entendait lorsque passait la charrette transportant les têtes coupées des opposants, ces “*sauvages, répugnants, indésirables*”.

Mais l'Histoire ne sert que de toile de fond au développement de conflits au sein d'une famille, présentant dans un huis-clos pesant et au travers d'une histoire d'amour, la victoire des victimes sur les bourreaux. Le pouvoir du “non” des faibles sur l'apparente puissance des forts.

SCENE I

Vers 1840. Un salon aux murs tendus de grenat. Tous les costumes des personnages sont aussi dans différents tons de rouge.

Une grande table en chêne, cirée et complètement vide. Un sofa, trois chaises à haut dossier, un meuble - buffet ou commode - sur lequel sont posés des candélabres. A une extrémité du salon, un piano.

Deux portes latérales . Au fond, une fenêtre encadrée de rideaux.

Le **PERE** en costume rouge très foncé, presque noir, est debout, de dos. Immobile, près de la fenêtre, il regarde vers le bas.

Au bout d'un moment, la **MERE** entre avec un plateau sur lequel sont posés une carafe en cristal et deux verres.

MERE - Voilà du vin. (*Avec un sourire timide*) J'ai voulu te l'apporter. Moi-même.

PERE - Je t'en remercie (*Un temps, puis sur un ton sec*). Pourquoi deux verres ? Qui boit avec moi ?

MERE - J'ai pensé...

PERE - Ne pense pas. Cela vaut mieux. (*La Mère pose le plateau sur la table. Le Père regarde à nouveau par la fenêtre. Il est de mauvaise humeur, son ton est mordant.*) Aucun ne me plaît. Pas un, parmi tous ceux-là. Ils ne valent rien. Ils croient qu'ils vont pouvoir entrer ici, que je suis aveugle. Et idiot.

MERE (*S'approchant et regardant avec lui*) - Le troisième...

PERE (*Froid*) - Quoi, le troisième ?

MERE - Il a l'air agréable.

PERE (*Sombre*) - Oui.

MERE (*Perdant de l'assurance.*) - Il sera dans notre maison.

PERE - Oui. Et alors ?

MERE (*Timidement.*) - Il vaut mieux qu'il soit agréable, non ?

PERE - Oui. Et aussi, il a l'air intelligent (*L'imitant*), non ?

MERE (*Embarrassée*) - Je ne sais pas.

PERE - Et quelles autres qualités ? (*Il lui touche le sein, d'un geste grossier*) Ma petite femme perspicace.

MERE (*S'écartant*) - Clément, je t'en prie.

PERE (*Il l'entoure d'un bras et l'oblige à regarder par la fenêtre. Avec douceur*) Regardons ensemble. On voit mieux à deux que tout seul. Que vois-tu d'autre ?

MERE - Il a une allure... (*Elle s'arrête*)

PERE - Oui.

MERE - Il est très élégant.

PERE - Tu veux dire qu'il est beau garçon.

MERE - Non. Qu'il est bien habillé. Qu'il porte des gants... rouges. Comme "les nôtres".

PERE - Quelle vue pénétrante ! J'ai été bien inspiré de te demander de regarder avec moi. Quoi d'autre ?

MERE (*Embarrassée*) - Rien... Rien d'autre.

PERE - Si ! Tu vois autre chose. Son visage te plaît. (*Il la pousse brutalement.*) Dehors !

MERE - Mais pourquoi ?

PERE - Tu ne dois regarder que mon visage, putain !

MERE - Je te regarde. Ne m'insulte pas.

PERE (*Il se touche l'oreille comme s'il avait mal entendu, et regarde autour de lui, amusé*) - Comment ? Ici, c'est moi qui fais la loi. Moi qui ordonne de flatter. D'insulter. J'ai dit ce que j'ai dit, et je peux même le redire. (*Très bas*) Putain.

MERE - Je t'ai demandé de ne pas m'insulter.

PERE - Pourquoi ?

MERE - Par respect.

PERE (*Inquiet, comme s'il poursuivait le jeu*) - Et on pourrait entendre, n'est-ce pas ?

MERE - Oui.

PERE - Non. Je l'ai dit tout bas. Mais je peux le crier très haut. Personne n'entend ce que je ne veux pas qu'on entende. On entend, mais on ne comprend pas. Dehors, hors d'ici !

MERE (*Elle s'éloigne. Arrivée à la porte, elle se retourne et dit avec douceur*) Je te hais.

PERE (*Il va vers elle*) - Comment ?

MERE - Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PERE - Comment ? (*Il lui prend le bras comme pour le caresser mais il le lui tord*) Comment ? Moi non plus, je ne comprends pas ce que je n'ai pas envie d'entendre. (*Il lui tord davantage le bras*) Comment ?

MERE (*Elle supporte un peu la douleur puis dit*) - Je t'aime.

PERE (*Avec douceur*) - Après tant d'années ! Répète... !

MERE (*Elle se tait, mais le Père continue de lui tordre le bras*) - Je... t'aime.

PERE (*Il la lâche, l'embrasse sur la joue et dit avec naturel*) - Merci très chère. Maintenant, laisse-moi. Il fait froid dans la cour. Ils doivent être gelés. Je ne veux pas les faire attendre davantage.

(La Mère sort. Le Père tire le cordon de la sonnette et regarde par la fenêtre. FIRMIN apparaît. Il est grand et fort. On remarque tout de suite une certaine complicité entre eux, un accord tacite sur les rôles qu'ils tiennent l'un et l'autre.)

FIRMIN - Monsieur ?

PERE *(Regardant toujours par la fenêtre)* - Le troisième, qu'il s'en aille. Il fait froid.

FIRMIN - Oui, monsieur.

PERE - Firmin ! S'il ne va pas assez vite, tu peux le pousser.

FIRMIN *(Comme s'il continuait un jeu)* - Comment je saurai qu'il ne va pas assez vite ? Il doit courir ? *(Le Père hausse les épaules comme un enfant. Firmin sourit)* Je le ferai, monsieur.

(Il sort)

PERE *(Toujours à la fenêtre)* - Tu as pris froid bêtement ! Il va rentrer chez lui, se regarder dans la glace, accuser son visage. Ou ses ongles crasseux sous ses gants. *(Il se retourne et prend une voix d'enfant)* "Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi on me renvoie ? J'attendais là, bien sage, dans le rang... Je m'étais acheté des "gants rouges" *(Il regarde)* Pas si fort, Firmin ! Quelle brute ! *(Il rit d'un rire spasmodique, s'étrangle et poursuit sur un ton mordant)* Pas un de ceux-là ne pourrait me servir. Le premier, trop fier. Le second, trop grand. Le troisième... n'est plus là ! Le quatrième... Et celui-là qui sort du rang... ! Comment ose-t-il ? Est-ce "moi" qui ai autorisé les sauts de kangourous pour se réchauffer ? *(Il remarque quelque chose qui le surprend. Il se retourne)* Oh ! Oh, oh, mon Dieu ! *(Il rit joyeusement de son rire spasmodique, et tire le cordon de la sonnette)* Merci mon Dieu. Merci de prendre en considération les désirs du pauvre pêcheur que je suis. *(Il chantonne)* "La Mère va s'exciter et la fille s'amouracher ..."

(Firmin rentre).

Là ! Celui qui tourne en rond... Celui qu'on remarque le moins...

FIRMIN - Je le renvoie à coups de pieds dans le derrière ?

PERE - Non ! Amène-le ici.

FIRMIN - Et les autres ?

PERE - Qu'ils attendent ! Le froid, c'est sain. Et ça empêche de faire le malin.

(Firmin sort. Content, le Père se sert du vin et boit)

On verra bien s'il arrive la même chose avec celui-là ! *(Il rit de son rire spasmodique et chantonne)* "La Mère va s'exciter et la fille s'amouracher !"...

(Firmin ouvre la porte et fait entrer Raphaël qui s'incline. Il porte un costume de toile légère. Il est violacé de froid. Son visage est très beau, calme et doux. Il est bossu et marche légèrement incliné.)

PERE *(Avec un sourire aimable)* - Entrez ! *(Il va vers Raphaël mais ne lui tend pas la main. Il tourne autour de lui en observant son dos. Rire spasmodique)*
Oui, oui, oui !... Vous êtes difforme...

RAPHAËL - Monsieur...

PERE - Vous serez bien chez nous. Comme vous le voyez, j'ai bon caractère. *(Raphaël renifle)* Il faisait froid dehors, non ? Je me suis levé tard, mon lit était chaud. C'est pour cela que vous avez attendu longtemps. Mais ici, non. Il ne fait pas froid. Ou bien... oui ?

RAPHAËL - Non... Non, monsieur, il ne fait pas froid.

PERE *(Timidement)* - Je voudrais vous demander... *(Il s'interrompt.)*

RAPHAËL - Quoi ?

PERE - Ne le prenez pas mal. Je suis brusque, personne ne m'aime, mais on ne peut demander à tout le monde de vous aimer. S'il n'y a pas un intérêt... Vous, vous avez un intérêt.

RAPHAËL -Oui, monsieur.

PERE - Donc... je ne dis pas "aimer d'amour". Mais vous comprenez.

RAPHAËL *(Il ne comprend pas)* - Oui, monsieur.

PERE *(Brusquement)* - Bon, je vous le demande ! *(Il reste silencieux, immobile. Puis, il marche nerveusement. Il s'arrête, regarde Raphaël comme s'il attendait quelque chose.)*

RAPHAËL - A vos ordres !

PERE - C'est ce que je voulais entendre ! Après, ne venez pas vous plaindre !
(*Il rit, d'un rire spasmodique. Un temps. Puis tendrement, sur un ton presque lascif*) Déshabillez-vous !

RAPHAËL - Comment ?

PERE - Vous avez dit que oui, vous avez dit que oui !

RAPHAËL (*Reculant*) - Non...

PERE - Allons... Nous sommes entre hommes. Ma femme voulait rester, mais je l'ai renvoyée.

RAPHAËL - Pourquoi ?

PERE - Pourquoi je l'ai renvoyée ?

RAPHAËL - Non. Pourquoi voulez-vous...

PERE - Je n'en ai jamais vu ! (*Il rit, s'étrangle*)

RAPHAËL (*Humilié*) - Je ne suis pas une curiosité.

PERE - Moi non plus. Et pourtant je me déshabille. Seulement pour prendre un bain ! (*Tendrement, sur le ton de la confidence*) Dans le noir. Le reste, dans le noir. Par le trou de sa chemise ! (*Il rit, met la main devant sa bouche comme s'il avait honte.*)

RAPHAËL - Je ne peux pas. (*Il salue en s'inclinant et se dirige vers la porte*)

PERE - Monsieur ! (*Raphaël se retourne*) Vous avez vu combien ils sont, à attendre, dans la cour ?

RAPHAËL - Oui.

PERE - Une longue file. Tous morts de froid. Ils savent que la maison est riche, qu'ils seront bien traités. Je les ai regardés, tous, un long moment, mais dès que je vous ai vu, j'ai dit: celui-là. Celui-là.

RAPHAËL - Pourquoi ?

PERE (*L'imitant*) - Pourquoi, pourquoi ? Parce que vous avez un joli visage (*Il s'approche et tourne autour de lui*). Parce que vous êtes propre (*Il lui passe le pouce sur la joue*), bien rasé... (*Il montre sa bosse*) Et vous avez ça ! Vous me laissez... la toucher ? Ça porte bonheur ! Quelle chance vous avez !

RAPHAËL (*Pâle d'humiliation*) - Je suis un bon professeur.

PERE (*Avec douceur*) - On verra ça plus tard. (*Impatient*) Vous permettez ?

RAPHAËL - Non.

PERE (*Il s'approche de la fenêtre, écarte le rideau et regarde*) - Il pleut. Ils sont toujours là. Même pas à l'abri sous l'auvent ! Disciplinés. En rang. Ils savent être dociles. Ils savent que tout chemin débute par la docilité. (*Il se retourne vers Raphaël*) Mais moi, j'ai déjà choisi. Vous.

RAPHAËL - Je suis un bon professeur.

PERE (*Doucement*) - Oui, ça compte aussi. Déshabillez-vous. (*Il rit*) Seulement le haut. Pas plus. (*Il touche ses vêtements*). Vêtements propres, mais élimés. Et légers. Visage bien rasé, mais émâcié. Ce qu'on appelle la faim. Peu de gens, dans cette ville... (*Il rit*) voudraient avoir un difforme chez eux. Mais moi, si. Et vous ne serez pas un domestique. Vous aurez votre chambre. Mangerez à notre table. Serez traité d'égal à égal.

RAPHAËL - Merci.

PERE - Partez, si vous voulez... (*Silence. On entend la pluie*)

RAPHAËL - Je ne veux pas partir.

PERE - Marché conclu ! Je fais renvoyer les autres. Ça n'a plus de sens de les faire attendre (*Il tire le cordon de la sonnette*) Il pleut à torrents et la place est prise.

FIRMIN (*A la porte*) - Monsieur ?

PERE - La place est prise.

FIRMIN - J'en suis heureux, monsieur. (*Un temps*) Vous avez besoin de moi ?

PERE - Qui ça, moi ?

FIRMIN - Vous avez appelé, monsieur.

PERE - Moi, j'ai appelé ? Je ne me souviens plus de ce que je voulais. Qu'est-ce que je voulais ?

FIRMIN - Que je rentre les cages des oiseaux ?

PERE - Ah oui ! C'est ça ! Il pleut tellement !

FIRMIN - Vous savez bien que je prends soin des oiseaux. Vous ne devriez pas vous faire de souci, monsieur.

PERE - Merci, Firmin.

(*Firmin se retire. Le Père sourit à Raphaël*) .

J'aurais dû vous demander quelles matières vous enseignez.

RAPHAËL - Français, anglais et latin, monsieur. Botanique et mathématiques.

PERE - Et aussi les mathématiques ? Magnifique ! C'est à moi que vous enseignerez les mathématiques. Les jeunes filles ont seulement besoin de savoir que deux et deux font quatre. (*Sur un ton légèrement lascif*). Et... et pour ce que je vous ai demandé...? (*Bas*) Déshabillez-vous.

RAPHAËL - Pourquoi ?

PERE (*Moqueur*) - Pour savoir si vous avez dit la vérité.

RAPHAËL - J'ai dit la vérité. (*Avec un sourire crispé*) J'ai cette bosse depuis l'enfance. Mon père était peut-être bossu, lui aussi... Personne n'a pu me dire comment cela m'était arrivé. Vous pouvez la toucher, si vous voulez.

PERE (*Sèchement*) - Pas à travers les vêtements. Déshabillez-vous.

RAPHAËL - Je ne... je ne peux pas.

PERE (*Avec douceur et impatience*) - Je veux la voir. S'il vous plaît.

(Raphaël le regarde fixement, puis lentement il dénoue sa cravate, enlève sa veste, sa chemise. Le Père s'approche)

PERE *(L'observant avec curiosité, comme s'il s'agissait d'un animal étrange)* - Je n'en avais jamais vu. C'est de l'os ?

RAPHAËL *(Mortifié)* - De l'os et de la chair.

PERE - Elle est très lisse.

RAPHAËL - Oui, très lisse.

PERE *(Il approche la main avec dégoût, touche à peine.)* - C'est la première fois que j'en vois une. Que j'en touche une. Ça me dégoûte. C'est dur, compact. Ça n'est pas trop lourd ? Pauvre petit, ce doit être lourd. Comme de porter un sac rempli de pierres. Et continuellement. Quand vous dormez, quand vous mangez, quand vous marchez, quand vous... faites l'amour.

RAPHAËL - Non.

PERE *(Inquiet)* - Vous ne faites pas l'amour ?

RAPHAËL - Ce n'est pas lourd.

PERE - Vos gènes se sont mal accouplés. *(Il retient un rire nerveux)*... Ils ont fait un caprice ! *(Il s'étire en redressant exagérément le dos)* Rhabiliez-vous ! Elle pourrait s'enrhumer ! *(Il rit)* Trinquons. Vous êtes engagé. *(Il tire le cordon de la sonnette, sert deux verres, en tend un à Raphaël qui se rhabille avec des gestes maladroits. Souriant, il attend, le verre tendu)* Plus vite... On ne doit pas faire attendre le maître. *(Raphaël est nerveux. Il prend le verre et le renverse sur lui. Le Père l'observe en riant)* Presque parfait. *(Il chantonne)* "La Mère va s'exciter et la fille s'amouracher..."

(Firmin, entré depuis un moment, a observé avec une curiosité moqueuse les gestes gauches de Raphaël).

FIRMIN - Votre cravate, monsieur, je vous fais le noeud ?

RAPHAËL - Non, merci.

PERE *(A Firmin)* - Dites à ces dames de venir, le professeur est là.

(Firmin sort)

Vous n'auriez jamais imaginé que vous aviez autant de chance... Je ne vous demande pas vos références. De la chance, hein ? Et pourquoi ?

RAPHAËL - Je ne sais pas, monsieur. Je vous remercie.

PERE - Votre bosse, jeune homme ! Votre bosse vous porte chance !

RAPHAËL - Oui, monsieur.

PERE (*Il se penche à la fenêtre*) - Il pleut. On dit que de nos jours plus personne n'est capable de s'obstiner pour quoi que ce soit. (*Il rit.*) Mais ceux-là, en bas... ! Ils sont faits d'un bon bois ! Rien de tel que le besoin pour créer l'obstination... Ils attendent et ils n'arrivent pas à se convaincre... que c'est fichu pour eux !

(*Entrent DOLORES et la Mère. Dolorès est une jolie jeune fille de vingt ans, aux gestes vifs et passionnés. On sent en elle une fragilité qu'elle domine à force d'orgueil, de mépris et d'arrogance.*)

PERE- Ma femme, ma fille Dolorès. (*A Raphaël*) Comment vous appelez-vous ?

RAPHAËL - Raphaël Sanchez.

PERE - Disons, Raphaël. (*A Dolorès*) Il va t'enseigner le latin, l'anglais et le français. Et la botanique. Tu sais ce que c'est, la botanique ?

DOLORES - Oui.

PERE - C'est comment sont les petites feuilles et les arbres et les petits oiseaux dans les arbres... (*D'un air rempli de sous-entendu*). L'autre, il t'enseignait aussi la botanique ? (*Dolorès lui tourne le dos*). Et le dessin. (*A Raphaël*) Le dessin aussi ?

RAPHAËL - Oui, monsieur.

PERE - Une vraie perle ! Dolorès, tu peux lui souhaiter la bienvenue. (*A Raphaël.*) Elle était très attachée à son vieux professeur. Pas si vieux que ça, non ?

DOLORES (*Avec un air de défi*)- Non.

MERE (*Timidement*) - Il n'est resté que...

PERE (*La faisant taire du regard*) - Ça, c'est le danger. S'ils sont vieux ils sont niais, et s'ils sont jeunes ils sont profiteurs. Mais certains entrent dans la vie avec le pied tordu ou le dos... (*Il rit, met la main devant sa bouche*)... et ceux-là ne sont un danger pour personne. (*A la Mère.*) Va chercher ta broderie et reviens t'asseoir là. (*Il lui montre le sofa*). Mais je t'autorise à t'absenter.

(*Il rit de son rire spasmodique et sort. Dolorès regarde Raphaël avec un air sérieux et hostile*).

MERE (*Avec un sourire stupide*) - Bienvenue. Vous serez bien chez nous. Dolorès est...

DOLORES (*L'interrompant sèchement*) - ... comme elle est !

MERE - Asseyez-vous.

RAPHAËL - Merci.

(*La Mère et Dolorès étant debout, il ne s'assied pas*)

DOLORES (*Elle le regarde. Un silence*) - Mieux vaut mourir de faim que d'accepter ce qu'on ne mérite pas.

RAPHAËL - Je suis un bon professeur.

DOLORES - Ou ce que l'on mérite grâce à ses tares.

MERE (*Confuse*) - Ne faites pas attention. Asseyez-vous ! (*Elle s'assied. Raphaël fait de même*) Vous mangerez à notre table ? (*Elle craint d'avoir trop parlé. Elle se lève. Raphaël aussi*) Ou... peut-être avec les domestiques. Mais la nourriture est bonne. C'est la même. Sans le vin.

RAPHAËL - Je mangerai à votre table, madame. Monsieur a eu cette bonté.

DOLORES - Extraordinaire ! Papa est trop bon. (*Avec un sourire en coin.*) Vous le verrez par vous-même. D'une bonté débordante comme une rivière en crue... (*son sourire s'efface*).... qui engloutit tout sur son passage. Maman, tu as reçu l'ordre d'aller chercher ta broderie. Et tu es toujours là ! Va, gentil toutou !

MERE - Dolorès !